

## L'essence-elle

Anne-Marie Alonzo

### Essence, she

*She speaks her essence, her difference from herself, from others; she speaks her immobility and her (remembering) movements. She speaks her writing and the blank page. She says: I am this essence, she. She speaks her love and pain for the woman she loves: I love you: you.*

Elle dit: je suis morte comme je vis, autre, jamais pareille ou identique, regarde! je ne respire, ne mange, ne dors ne ris de la même façon.

Parfois elle dit cela en la toisant.

Elle dit: je suis! – donc différente – de la couleur du temps qui m'énroule, je suis de toutes couleurs inventées, je suis – sans être toi – je! suis! autre!, voilà.

Elle tourna les talons.

Elle s'amusait à tourner les talons.

Elle avait omis de dire qu'elle marchait à présent, marchait d'un pas lent, sûr, d'un long pas soyeux, un pas de femme souple, un pas millénaire un pas si vieux déjà qu'il lui moulait la jambe.

Elle marchait et marcher la faisait sourire, marcher! disait-elle en marchant, je marche de tant de lourdes immobilités, je suis femme de marche et course, je fais promenade au matin chaud, je roule, je tangué des hanches, je suis vague à mon corps différent, je suis eau, algues et lichen, je suis lière et mousse grimpante, je suis poisson rose, je nage et plonge et danse sur le corail.

Elle dit cela sans tristesse.

Elle avait depuis vingt et quatre années attendu la marche, l'avait vue venir, l'avait courtoisement recue, avait fait l'essayage, a marche lui seyait, lui allait bien, la rendait belle, élégante, lui donnait un charme neuf sans la changer.

Elle marchait.

Elle ne marchait pas.

Mais l'histoire se raconte, se dit-elle.

Car tout se raconte, se dit-elle.

L'immobile n'est plus vive l'immobile!

Elle écrivait.

Elle n'écrivait pas.

Du moins n'avait-elle plus les mêmes contes à donner.

Elle fit alors don de ses doigts, les présenta, passa l'audition, regarda sa partenaire, la vit blonde, la vit lumière à l'ombre de ses ténèbres, elle la vit blonde et doucement pleura de tant de joyeuse clarté.

Elle aima cette femme d'un trait, la voulut pour lumière, ne lui dit rien, attendit de l'entendre, l'entendit, lui sourit de l'écoute, l'écoula tant qu'elle en devint saouïe.

Elle pensa: les femmes s'aiment autrement.

Elle ne posa pas de questions.

Elle savait, sentait, comprenait, ne pouvait expliquer, expliquait en aimant ainsi, ne donnait de cours ni leçons, semblait dire: croyez-moi comme on croit.

Elle se savait autre.

Différente en cette différence.

Accumulait ses minorités comme autant de majorités.

Se sentait grandir, devenir ample et large, géante.

Elle dit: je suis cette essence, elle.

Elle regarda son amour, se regarda, regarda autour d'elle, vit que par moments le monde était beau et souvent pas, alors elle se détourna du monde et de ses vœux, se mit à prier, puis à rire, se mit à chanter douces mélodies de pays arabes, se mit à chanter doucement puis en sourdine, ne monta ni la voix le ton.

Elle hurla: je suis cette essence, elle!

Elle sut le monde à sa perte, se demanda si écrire était encore de mise, écrivait lettre de sang à celles que de loin tardaient, se fâcha, il y avait tant à faire, les vivres manquaient, les abris se fermaient, les guerres reprenaient, il y a tant à faire courait-elle et nulle n'entendait.

Elle voulut changer de monde.

Elle resta.

Elle voulut s'évader.

Elle changea de prison.

Elle voulut ne voulut plus voulut une dernière fois sans vouloir ne sut plus ce qu'elle voulait, se garda bien de tout dire et s'en alla.

Elle crut qu'un voyage la changerait.

Elle avait si souvent cru cela sans partir, ne partit pas.

Elle se sut seule dans un monde clos, ne vit d'issue à la douleur, ne prit la peine de se taire, se tut portant, longuement, comme on geint, son amour l'entendit, dit: tu pleures, dit: tu es là? en pleurant.

Elle vit encore qu'elle aimait cette femme.

Elle le vit.

Le murmura pour se l'entendre dire, frémit de l'entendre, crut que c'était cela pour elle l'unique bonheur de marche, elle souleva alors son amour, la porta à bout de bras, la caressa de l'oeil, ouvrit la bouche pour l'atteindre, effleura ses cuisses, ses seins, ses lèvres, la fit glisser contre elle, l'étreignit, dit: je t'aime, toi!

Elle dit: je t'aime, toi!

Elle le dit en inventant les mots, mettant sens au sens, épellant chaque syllabe, goûtant chaque son de gorge.

Dit: je t'aime, toi!

Puis voyant son amour s'étendre, s'étendit sur elle, mit ses bras autour de son cou, posa si finement ses seins sur les siens, vit les

mamelons se toucher, se frôler, sentit son ventre appelé, répondit à l'appel, ses jambes enlaçèrent le bassin qui sursauta, son sexe se retrouva en l'autre, elle s'entendit dire: les femmes s'aiment autrement avant de faiblir.

Il y eut une nuit, il y eut un jour et une nuit, il y eut l'une et puis l'autre, il n'y eut jamais l'une sans l'autre, l'une disait: toi, l'autre, aussi: toi elles se mêlèrent de langues, de peaux, de salives, la sueur les soudait, faisait ventouse de leur seul corps, l'une ne dit rien, l'autre se tut, parfois un gémissement, souvent le silence pour s'entendre, une main, un sein, une bouche, un sein, un ventre, une main, des lèvres, un cou, un sein, une bouche, des dents, un sein, des dents, une main, un ventre, une langue, un sexe, il y eut une nuit, il y eut un jour et une nuit.

Jamais tant de souffles ne surent dire: toi! et seulement toi!

Elle se jeta sur le lit ne parla ne broncha pas.

Il y avait les guerres et les grincements de dents.

Le verre de vodka sur le tapis.

Une chevelure blonde endormie sur elle.

Une odeur parfumée.

Un monde éclaté de larmes.

Quelque part un jeu d'échecs.

Des livres écrits par milliers.

Tout et rien, trop, le vide.

Trop, le vide et je t'aime, toi! en finale.